

COSTUMES DES GAULOIS

La parure a précédé le vêtement.

Sous toutes les latitudes, l'homme s'est peint le corps et le visage avec le suc des plantes, il a orné sa chevelure de plumes et de bouquets de feuilles avant de songer à se vêtir. L'usage du collier et des bracelets est même venu avant la couverture de peau de bête, car assouplir la peau demande une certaine industrie ; il est plus facile de ramasser des coquillages et de les enfiler dans une liane ou un jonc, de tailler de petits os avec des éclats de silex. On retrouve dans les cavernes et parmi les rochers, premiers abris des races humaines, ces bijoux qui ont fait l'orgueil et la joie de nos pères.

Après des siècles peut-être, l'homme sait enfin préparer la peau. Il l'attache sur ses épaules avec des épines, et se fait de nouveaux colliers et d'autres ornements de tête avec des dents de chien, d'ours, de sanglier, avec des rondelles taillées dans la pierre tendre.

Telle est l'histoire primitive du costume chez tous les peuples de la terre.

L'art de filer la laine, de tisser des étoffes, fut trouvé en Orient dès la plus haute antiquité.

On suppose la migration de peuples d'Asie et leur établissement en Europe : ils apportaient une religion, des lois, des us et coutumes moins barbares que les nôtres, leurs étoffes grossières, l'habitude de se couvrir le corps.

Vers quelle époque ? Nul ne le sait.

Au temps de Sésostri, l'Égypte, dans ses peintures, représentait les peuples de l'Occident par un personnage, le tamhou, tatoué en bleu mais vêtu d'un manteau de laine.

Dès ce temps-là, nos aïeux gaulois auraient tissé ?

Quand s'établirent des rapports moins difficiles, moins rares, avec l'Orient, la civilisation fit naturellement des progrès chez nous.

Nous nous en tenons au costume.

Les Romains trouvèrent les Gaulois portant les braies, la saie, les galoches, des ornements de métal. On connaissait de longue date, en Italie, la torque pesante qui ornait le cou du brenn et de ses guerriers. Manlius Torquatus l'a rendue à jamais fameuse. Une torque conquise sur le champ de bataille devenait un trophée de gloire pour le légionnaire. La torque, à Rome, symbolisait la Gaule. La Gaule, définitivement soumise, envoya à l'empereur Auguste une riche torque d'or.

Braies, saie, tunique étroite ou gilet long, bardocucullus, composaient donc, avant l'ère chrétienne, le costume national de nos pères.

Il faut ajouter, pour les élégants, la caracalle, ce gilet serré, cette tunique collante qui s'était peu à peu allongée jusqu'à devenir une sorte de redingote sans collet ni boutons ; et la cérampoline, courte veste à manches, teinte en rouge, car les Gaulois aimaient les couleurs éclatantes et variées ; ils bariolaient leur saie de dessins charmants, disques et anneaux, losanges et feuilles de fougère. Fort habiles, avec le temps, dans l'art de la teinture et du tissage, ils reproduisaient sur leurs étoffes les mille et mille fantaisies qu'ils avaient peintes autrefois sur leurs propres corps.

Inutile de dire que les pauvres remplaçaient la saie aux teintes variées par la peau de bête fauve, la peau de mouton, ou une couverture grossière appelée lenn ou chlaine.

La saie consistait en un manteau à deux pièces qui se rattachaient sous le menton par une agrafe. Il y avait la saie avec manches et la saie sans manches. La saie est devenue, avec des modifications, la blouse de nos paysans.

Le bardocucullus, petit manteau, pèlerine à capuchon, n'a jamais, non plus, entièrement quitté la vieille terre gauloise. Il a été le chaperon des bourgeois au moyen âge ; il est aujourd'hui le couvre-chef des moines et des clercs.

Le nom de braies désigne le vêtement qui couvrait le corps de la ceinture aux genoux, le haut-de-chausses. Les hommes du Sud portaient les braies fort amples, à plis multipliés ; ceux du Nord, étroites, presque collantes.

Les druides avaient un costume particulier, tout au moins pour les cérémonies religieuses : la longue tunique de laine blanche ornée de bandes

de pourpre ou brodée d'or, et un manteau de lin d'une extrême finesse et d'une blancheur éblouissante.

Pour la guerre, l'habillement gaulois changeait peu ; les armes, les bracelets et colliers formaient presque tout l'attirail militaire. Quelques savants ont attribué à nos pères l'invention des cottes de mailles. Ce n'est pas probable : la chose n'allait ni à leur ardeur, ni à leur courage, ni au souverain mépris qu'ils professaient pour la mort. On a retrouvé dans les sépultures des hausse-cols et de larges ceinturons, plaques minces de métal estampé, qui semblent avoir moins servi à la défense qu'à la parure. Il en est de même des casques légers dont quelques-uns, les chefs sans doute, se couvraient la tête. Les cercles qui retenaient les cheveux pendant l'action, sont d'ailleurs beaucoup plus nombreux que les casques.

Les femmes portaient une tunique qui découvrait le plus souvent les épaules, mais qui tombait jusqu'aux pieds. Une pièce d'étoffe attachée aux hanches descendait sur la robe en forme de tablier. La saie, ou un long et ample mantelet cachant les bras et les mains, s'ajustait au costume au sortir de la maison. La longueur plus grande du vêtement, la finesse de l'étoffe, les couleurs bleues et rouges, la richesse des dessins et des ornements, les colliers et les bracelets, les épingles d'ambre et de corail pour les cheveux, le fard, distinguait la riche Gauloise. Sa coiffure consistait en un petit morceau d'étoffe coupé en carré, ou en un voile à demi relevé sur le front.

La femme pauvre allait tête nue. Elle allait aussi, mais plus rarement, pieds nus. Avant les Romains existaient dans toute la Gaule, les galoches, les galiques, chaussure nationale, indigène, comme le dit son nom, souliers de cuir à semelles épaisses de bois ou de liège, et médiocrement élevés de l'empeigne. Gaulois et Gauloises portaient les galoches.

Les historiens ont consacré le soin excessif des Gaulois pour leur toilette et leur extrême propreté. Les enfants étaient fréquemment plongés dans l'eau froide, et ces immersions restaient une habitude pour toute la vie ; hommes et femmes se lavaient le visage, plusieurs fois le jour, avec de l'écume de bière.

Quant à la chevelure, marque et symbole, chez nos pères gaulois, de la dignité humaine, elle était l'objet d'une sorte de culte ; on la laissait croître, on l'entretenait avec amour. "Point d'ornements comparables alors à des cheveux blonds : en s'arrosant la tête avec de l'eau de chaux, ou en l'enduisant d'une pâte composée de cendre de hêtre, de graisse de chèvre et de suc de diverses plantes, tous obtenaient ces cheveux rouges. Cheveux terribles, dont la couleur approchait celle du sang..."

Les hommes portaient des cheveux ou flottants dans toute leur longueur, ou liés en touffe au sommet de la tête. Les femmes les séparaient sur le front et les relevaient en tresses sous le long voile ou la petite coiffe carrée.

Jules César, maître des Gaules, proscrivit les cheveux longs. Nos pères obéirent en frémissant. Ils perdaient leur chevelure : ils avaient bien perdu leur indépendance !

Mme BARBÉ.

NOS ÉPINGLES

Personne n'ignore que l'Angleterre fabrique presque à elle seule le nombre infini des épingles dont nous nous servons tous les jours. La plus grande manufacture se trouve à Birmingham, elle produit 35 millions d'épingles par jour ; quelques autres manufactures en fournissent de 15 à 18 millions, toujours par jour. La France, qui vient en seconde ligne avec Laigle, Rugles et leurs environs, produit à peu près 19 millions par jour ; l'Allemagne ne produit guère plus d'une dizaine de millions, ce qui fait un total d'environ 84 millions d'épingles par jour.

Il n'y a presque pas d'objet de toilette d'un usage aussi général, d'un prix aussi modique qu'une épingle ; on y attache peu d'importance et on ne se soucie guère de la ramasser. Les Anglais ont cependant un bien joli proverbe pour encourager à ne pas négliger ce petit objet :

All the day you'll have good luck !
"See a pin and take it up."

"Quand tu vois une épingle, ramasse-la, cela te portera bonheur pour toute la journée."

On est convenu aussi d'attribuer un esprit d'ordre et d'économie à celui qui ne dédaigne pas de ramasser une épingle, et l'on attribue volontiers le commencement de la fortune du grand banquier Laffitte à une anecdote qui s'y rapporte.

Ce jeune homme était allé se présenter dans une maison de banque pour demander un emploi, mais le chef l'avait congédié en lui disant qu'il n'avait pas de place pour lui. Regrettant cependant ce refus qui s'adressait à un jeune homme d'une physionomie intelligente et modeste, il s'était approché de la fenêtre et il aperçut Laffitte qui traversait lentement la cour de son hôtel, puis s'arrêta tout à coup et sembla ramasser quelque chose. Intrigué de ce que cela pouvait bien être, il lui fit signe de remonter et lui demanda pourquoi il s'était baissé.

Laffitte lui montra une épingle, ajoutant qu'il était si pauvre, qu'il ne devait pas négliger de ramasser le moindre objet qui pouvait lui être utile. Le banquier comprit sur-le-champ qu'un employé d'une modestie et d'une honnêteté pareilles pourrait lui être très précieux ; il lui donna une place dans sa maison et l'aïda de toute sa protection pour qu'il pût s'affranchir de sa pauvreté et devenir lui-même, par la suite, un des banquiers les plus riches et les plus honorés de Paris.

En estimant le nombre total des habitants de l'Europe à 240 millions, il suffit qu'un tiers de ce nombre perde une épingle par jour pour arriver à la consommation de ces 84 millions d'épingles qui se fabriquent dans une journée. Cette perte représente une valeur de \$5.000, chiffre qui n'est pas à dédaigner comme perte pour les uns, ni comme bénéfice pour les autres.

L'épingle était inconnue aux anciens. Pour attacher leurs vêtements ils se servaient surtout de cordes, et quand ils ne pouvaient ni nouer ni coudre, ils employaient de petites pointes en bois qu'on retrouve encore ça et là, dans les momies d'Égypte, par exemple. C'est au seizième siècle, sous le règne de Marie la-Catholique, fille de Henri VIII et de Catherine d'Aragon, que fut inventée l'épingle actuelle, qui a, naturellement, subi de grands perfectionnements depuis cette époque.

En France on procède encore, pour sa fabrication, d'après l'ancien système de la division du travail, en faisant exécuter par des ouvriers différents chaque opération de la confection d'une épingle, et l'on compte ainsi quatorze opérations successives depuis le dressage du fil, l'empointage, le découpage, etc., jusqu'à l'étamage, le polissage et le boutage (mise en papier). Dans les autres pays, on se sert pour tout ce travail de machines admirablement perfectionnées qui font à elles seules toute la besogne. Non contentes de dresser et de couper le mince fil d'acier ou de laiton étamé qu'on leur fournit, elles l'appointent et le polissent, elles lui impriment la tête, l'assortissent et même arrivent à piquer l'épingle achevée dans le pli de papier dans lequel on la vend quelquefois.

En voyant manœuvrer ces machines puissantes pour la confection d'un objet si infiniment petit, on serait tenté de croire qu'elles sont douées d'intelligence et de vie, ce qui est cependant l'unique privilège de l'homme qui les invente et qui les fait travailler.

H. HEINECKE.

ENCORE UN MOT DE TROP

Une veuve âgée mais encore coquette.—Ceci, Baron, est mon portrait quand j'étais fille.

Le Baron.—Superbe ; il a dû être fait par un des vieux maîtres.

La Compagnie des Vins de Bordeaux embouteille 150 douzaines par jour. Ces vins sont garantis purs et vendus à \$3.00 et \$4.00 la caisse valent les vins de \$6.00 et \$8.00, bien souvent vendus sur l'étiquette. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.